



De l'Inde et de ses enfants

François Lemay

« Dans ce monde gigantesque, l'homme se crée un petit monde bien à lui qu'il appelle sa famille. »

Neelofar

15 ans, enfant de la rue, Delhi

Voyager, ce n'est pas se balader, c'est plutôt errer d'image en image, assis plus ou moins confortablement dans notre perception des choses afin de refaire le plus gros casse-tête qui soit : en Inde, ce sont un milliard trois cents millions de pièces. Plus de morceaux que la boîte ne peut en contenir. On laisse donc de côté ceux qui gênent le paysage que l'on voudrait construire. On écarte ainsi au moins dix-huit millions d'enfants. Comme Neelofar, dont le petit monde ne tenait sûrement plus pour mille et une raisons, ces enfants ont dû s'en remettre au gigantesque, non plus grandeur nature, mais grandeur sauvage : la Rue. Ils ramassent les déchets, mendient, cirent les chaussures, vendent de tout, jusqu'à leur corps s'il le faut, pourvu qu'ils n'aient pas encore le ventre qui hurle le soir venu au moment de fermer leurs petits yeux. Il s'agit peut-être de l'instinct de survie. Du moins, il s'agit du premier pas pour certains en vue de reconnaître ces enfants comme des êtres humains à part entière. Et pourtant, ils sont encore bien plus. Ils aiment rire, ils aiment découvrir, ils aiment dessiner, ils aimeraient sûrement aller à l'école aussi et avoir quelque lieu où vivre. Il y aura toujours de ces images qui se racontent mal. Essayons tout de même.

L'enfant de la rue, on le voit partout en Inde. Le



matin, il est à la gare (où il aura sûrement passé la nuit si la police n'a pas voulu lui faire un mauvais coup), où il vous vend le journal, du *garam cay*, des *samosas*, des noix, des jouets. Puis, il vient vous voir et vous offre un spectacle avec son frère ou sa sœur pour recevoir quelques roupies. Ou pas de spectacle du tout, le scénario est déjà suffisamment triste de toute façon. Pendant que le train approche, un autre enfant vous fait comprendre, à l'aide des trois mots d'anglais qu'il connaît, qu'il voudrait bien que vous l'emmeniez avec vous à Delhi, pour qu'il puisse fuir d'où il vient, pour y trouver du travail. À ce jeune garçon, vous êtes en train d'essayer de vous excuser d'être ce que vous êtes. Deux copains passent sur le quai, l'un transportant l'autre, quadriplégique. Veulent-ils des roupies ? Il semble que personne ne se soucie d'eux. On peut hausser le ton et lever la main sur eux s'ils deviennent encombrants. Avant de sortir du train, un petit bonhomme d'environ 9 ans rampe sur le sol crasseux, pieds et torse nus. C'est qu'il utilise son chandail tout troué pour nettoyer le plancher ou la semelle de vos chaussures. Il vous observe de ses grands yeux, et vous ne savez déchiffrer son regard. Des

François Lemay est étudiant en deuxième année de médecine à l'Université Laval, à Québec. Il est président du Fonds étudiant de la Faculté de médecine pour la santé internationale (FEMSI).



roupies ? Parfois, on les surprend à sortir quelques secondes de leur enfer et on voit une lueur d'espoir dans leurs yeux. Vous êtes blanc comme l'étranger des panneaux publicitaires. Vous avez un petit quelque chose qui émerveille.

Plus tard, vous prenez votre repas du soir, installé bien confortablement dans le restaurant bon marché du quartier, en tâchant de garder bien loin le spectre du bidonville que vous avez plus qu'aperçu. À sa taille, vous ne pouviez le manquer ni vous empêcher d'imaginer la quantité incalculable d'enfants qui essaient d'y avoir une enfance. Vous payez la note et sortez. Une mère attend déjà à la porte une main à la bouche, un signe pour montrer qu'elle a plus que besoin de vos restes pour nourrir l'enfant de quelques mois qu'elle a dans les bras. Il se fait tard, trop tard pour s'en aller la conscience sauvée jusqu'à l'hôtel. La misère vous éclate au nez. Si vous êtes à Bombay, à Delhi, à Calcutta, à Jaipur ou dans n'importe quelle grande ville, les trottoirs sont aussi remplis le soir que le jour. Mais la nuit tombée, ils deviennent un dortoir continu. Des enfants nus dorment un peu partout. Au coin de la rue, un petit bout de chou tape de ses petits pieds sur sa mère en-

dormie. Les statistiques disent que ses chances de survie jusqu'à l'âge de 5 ans ne sont pas reluisantes. Les chiffres nous parlent parfois de façon cruelle.

*« Si j'étais la pluie,
j'irais à ceux qui n'ont pas d'eau.
Je leur dirais : j'arrive. »*

Sumitra

12 ans, enfant de la rue

Voilà donc l'enfant que l'on voit et revoit en Inde tous les jours, toutes les nuits et même après son retour. On le voit et le revoit encore. La mémoire est une faculté qui oublie ; le cœur, non. On se couche le soir, en repensant à lui, en se demandant ce qu'il est devenu. Pourquoi ça, pourquoi lui. Il n'est plus un enfant « invisible » pour nous. Et l'autre bout du monde ne l'est plus vraiment non plus. Nous l'avons côtoyé, nous l'avons touché, nous lui avons parlé, nous savons plus que jamais qu'il est, qu'il a une vie quelque part loin d'ici, qu'il se démène et qu'il importe autant que n'importe quel autre. Et, par chance, l'enfant existera toujours, un monde à bâtir digne de son existence, toujours une façon d'être ce que l'on est après tout. Il existera toujours une façon de se laisser charmer par le monde qui ne se voit pas, par ses millions de sourires et de larmes sans visage que nous appelons l'Humanité. Laissons-nous aller au rêve pour que les enfants le puissent aussi. Il y a de ces espoirs qui se racontent mal. Essayons tout de même. 🍀

